

PREMIÈRE PARTIE
SE TAIRE

CHAPITRE 1 SAMEDI

LAISSEZ-MOI VOUS POSER UNE QUESTION. J'AI BESOIN DE VOTRE avis. Imaginons qu'un garçon vous invite au bal de promo et, petites précisions :

- Il vous regarde droit dans les yeux, tout en rougissant légèrement (comprenez : il a l'air de vous trouver à son goût) ;
- Ses pupilles sont de taille normale (comprenez : il ne semble pas avoir consommé de substance illicite, hormis un chewing-gum à la menthe) ;
- Personne ne prête attention à votre conversation (comprenez : aucune bande de potes riant sous cape à l'horizon).

Qu'en concluez-vous ? Que ce garçon aimerait que vous soyez sa cavalière et qu'il vous suffit de hocher la tête en murmurant « Oui, avec plaisir » pour que l'affaire soit conclue ? Parce que, peut-être ai-je oublié de le préciser, ce garçon vous plaît énormément, même si ce n'est pas un canon hyperpopulaire et qu'il semble avoir pour seul ami un petit surdoué passionné d'équations (ce qui semble définitivement exclure la possibilité que cette invitation fasse l'objet d'un stupide pari).

Donc, rassurez-moi, vous aussi vous auriez répondu par l'affirmative ? Vous aussi, vous vous seriez empressée de le raconter à votre meilleure amie et de programmer une sortie shopping ? Vous aussi, vous auriez imaginé le scénario de cette soirée de mille façons différentes chaque soir, la tête posée sur l'oreiller, avec cette fin invariable : le baiser.

J'ai besoin que quelqu'un me rassure.

Parce que l'horloge affiche 19 heures 06 et que mes parents trépigent du salon à la cuisine en jetant de petits coups d'œil nerveux par la fenêtre. Parce que je porte une robe en taffetas rose pêche, modèle Empire, avec un ruban de satin soulignant la poitrine et une unique bretelle. Parce que je viens de passer trois heures dans la salle de bains (ou peut-être bien cinq). Vous devriez voir ma coiffure. J'en ai déniché le mode d'emploi sur internet. Je dis bien

le « mode d'emploi », car il m'a fallu afficher huit dessins dans ma salle de bains, représentant les huit étapes pour parvenir à ce labyrinthe de tresses, de macarons et de mèches faussement rebelles. Je crois que mon maquillage n'a jamais été aussi réussi (là aussi, j'ai suivi un tutoriel très précis). Résultat : j'ai le regard charbonneux, la coiffure de star, la robe dont j'ai toujours rêvé.

Il manque juste un petit détail pour que tout soit parfait.

— Et s'il avait eu un accident ? lance mon père.

Il a le regard qui pétille, comme si la perspective de mon cavalier agonisant sur un lit d'hôpital était préférable à l'idée qu'il m'ait posé un lapin. À cette éventualité, ma mère semble elle aussi éprouver un terrible soulagement.

C'est pas croyable, ils sont vraiment ignobles ! Quoique... Une infime partie de moi aimerait qu'ils aient raison. C'est déjà affreux d'attendre un garçon qui est en retard. C'est encore plus affreux de l'attendre sous le regard affligé de ses parents qui se demandent pourquoi ils n'ont pas engendré une fille suffisamment jolie et maligne pour se dégoter un cavalier.

J'aimerais pouvoir les convaincre qu'il viendra, même s'il est déjà exclu qu'il devienne mon petit ami car il est clair que mes parents le détestent pour l'éternité. À moins qu'il

n'ait eu un accident en tentant de rattraper son retard. Ce qui me semble, malheureusement, peu probable.

— Il a loué une Cadillac Eldorado avec chauffeur.

Le visage de mon père se décompose. Le corps de ma mère se liquéfie au point qu'elle doit trouver appui sur le mur. Puis, à la vitesse d'un escargot, elle se dirige vers une chaise et s'y laisse choir comme si elle avait l'intention de ne plus jamais se relever.

Soudain j'ai envie de crier : « Hé oh ! Il existe des choses plus terribles dans la vie ! J'aurais pu aller à ce bal et tomber enceinte ! J'aurais pu être kidnappée par le chauffeur de la Cadillac et être séquestrée dans une cave pendant vingt ans ! »

Mais je ne convaincs personne, même pas moi.

20 heures 15.

Cela fait deux heures qu'il aurait dû arriver et glisser à ma main une orchidée, faisant écho à la boutonnière que j'aurais accrochée au revers de sa veste. Cela fait deux heures que mon visage si parfaitement maquillé aurait dû arborer un sourire étincelant. Et, en ce moment, mes pieds devraient souffrir le martyr à force de cahoter dans mes escarpins neufs sur la piste de danse de l'hôtel DoubleTree Abraham Lincoln à Springfield. Je préférerais mille fois éprouver des douleurs

plantaires plutôt que d'éprouver ce truc qui commence à s'enfoncer dans mon cœur. Cette certitude qui depuis un moment se lit sur le visage de mes parents : *Je ne quitterai pas Rochester ce soir ; je n'irai pas au bal.*

— Tu l'as appelé au moins ? demande ma mère d'une voix aussi désespérée que si je venais d'être refusée par toutes les universités du pays.

— Évidemment, qu'est-ce que tu crois !

— Mais ce garçon, c'est... intervient mon père.

Il semble incapable d'exprimer sa pensée à voix haute. Je prends le relais :

— Un connard ? j'explose. Un abruti ? Eh bien non, vous vous trompez ! C'est un garçon gentil qui a de bonnes notes, qui est galant et qui rend toujours ce qu'il emprunte !

Un jour, il m'a emprunté une gomme et me l'a restituée à la fin du cours. Cela peut paraître insignifiant, mais pour moi cela prouve qu'il est prévenant, tout comme la façon qu'il a de tenir la porte pour me laisser passer. Bref, il n'a pas l'air d'être le genre de garçon distrait qui oublie qu'il a fixé rendez-vous à une fille. De toute façon, aucun ado normalement constitué ne pourrait oublier que, ce soir, c'est le bal de fin d'année. Même ceux qui ont décidé de le boycotter doivent y penser dans un coin de leur esprit.

C'est comme le soir de Noël. Que vous fêtiez Noël ou non, vous savez que c'est Noël.

Le ronronnement d'un moteur enfle sur Magnolia Drive. Mon père se lève d'un bond et se rue vers la fenêtre, marchant au passage sur Newton qui proteste violemment. Le chat accroché à ses mollets, il titube jusqu'au rideau. Mon cœur ne peut s'empêcher d'espérer à nouveau, même si c'est la huitième fois que ce scénario se produit. L'espoir est un sentiment vicieux et contagieux : on ne peut jamais l'exterminer tout à fait ni s'empêcher de le transmettre aux autres. Ma mère se désolidarise de sa chaise. Je me précipite dans le hall où je scrute mon visage dans le miroir, tout en réarrangeant mes cheveux. Vite, il faut que je me repoudre le nez et que je remette du déo.

Mon père réapparaît en se raclant la gorge et là je comprends – même si je le savais déjà au fond de moi – que c'était une fausse alerte. Ma mère regagne la cuisine où elle se liquéfie à nouveau sur sa chaise. Pour la remettre de ses émotions, mon père lui sert un verre de Baileys (le cinquième de la soirée). Lui, il prend une bière dans le frigo et j'aperçois la bouteille de champagne sans alcool scintiller entre le jus d'orange et le pack de lait. Il était prévu que nous trinquions tous ensemble. L'appareil photo a attendu sur la table basse et je ne serais pas étonnée de l'entendre

pousser un soupir de lassitude. Même ma robe, à chaque froissement, semble émettre un bruit de reproche.

Quand je pense à tout cet argent que mes parents ont accepté de déboursier pour que cette soirée soit parfaite. Mais, à vrai dire, ce n'est pas ce qui me préoccupe le plus. Ce qui me préoccupe le plus, c'est que, dans deux jours, je suis censée retourner à l'école et expliquer aux autres pourquoi j'ai raté le bal de promo. Je pourrais prétendre que j'étais malade, mais ma version différera sans doute de la sienne et j'aurai l'air encore plus pitoyable.

Je pourrais peut-être l'appeler pour lui dire : « Écoute, ça m'est complètement égal que tu ne m'emmènes pas au bal, mais aurais-tu au moins l'obligeance de m'éviter de perdre la face devant les autres ? »

J'attrape mon téléphone et constate (pour la cent quarante millième fois de la soirée) qu'il n'y a aucun message. Contrairement à ce que j'ai dit à mes parents, je n'ai pas tenté de l'appeler. Je sais, c'est puéril, mais cela m'a paru trop dégradant. Si quelqu'un avait dû appeler l'autre, c'était bien lui. Et puis je n'ai que son numéro de ligne fixe et je n'avais pas envie de tomber sur sa mère qui m'aurait répondu : « Tu cherches Ryan ? Il est devant la télé. Pourquoi, vous aviez prévu quelque chose ? »

Maintenant, néanmoins, j'ai un bon prétexte pour

l'appeler. Mettre au point notre mensonge post-bal. Cette fois, je suis prête à le supplier. Peu importe ce qu'il pensera de moi, je ne veux pas être la risée de l'école. Si seulement ce bal avait été programmé après la cérémonie des diplômes, j'aurais pu disparaître sans laisser de trace, faisant courir la rumeur que je m'étais envolée précipitamment pour les Bahamas. Mais il me reste cinq semaines à affronter.

Alors que mes doigts tremblent, cherchant le nom de Ryan dans ma liste de contacts, mon portable se met à sonner. Un dernier sursaut d'espoir me parcourt de la tête aux pieds.

Jusqu'à ce que je découvre les lettres affichées sur l'écran.

J'inspire une grande bouffée d'oxygène avant de décrocher. À l'autre bout, une voix guillerette s'exclame :

— Nell ? Où es-tu ? Désolée d'avoir manqué le banquet, mais Josh et ses copains ont préféré manger des tacos et boire de la vodka dans le parc. Je te cherche partout. Il faut qu'on fasse la photo tous les quatre.

— Euh...

Même s'il s'agit de ma meilleure amie, la vérité reste coincée au fond de ma gorge. J'oscille entre l'envie de tout lui déballer et la honte qui me consume.

— Je ne suis pas encore arrivée, je murmure.

J'entends la musique battre son plein. Une chanson de Kelly Clarkson que j'adore. Enfin que j'adorais. Car en ce moment elle sonne plutôt faux à mes oreilles. *What doesn't kill you makes you stronger*. Si seulement c'était vrai...

— Qu'est-ce que tu dis ? hurle Keyra tandis qu'une fille pousse des cris euphoriques à côté d'elle.

J'imagine Vicky ou Nicole enroulant un bras autour de sa taille pour l'entraîner à danser. Un grain de voix un peu rauque demande : « Qui c'est ? » J'identifie Jocelyne. *Jocelyne*. Ma honte triple d'intensité, si cela est possible.

— Je ne crois pas que je vais venir finalement. Amuse-toi bien.

La voix de Keyra se métamorphose en un cri incrédule :

— Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ? C'est une blague, hein ? Dis-moi que c'est une blague. Où es-tu cachée ?

Je perçois, à travers un bruit de frottement, ses mouvements de tête. Ça me fait mal de lui mentir. Mais il m'est impossible de parler, sachant que Jocelyne se tient à ses côtés.

— J'ai réalisé que ce n'était pas vraiment mon truc... les mondanités.

— Mais c'est le bal de fin d'année ! aboie-t-elle.

Comme s'il était nécessaire de me le rappeler... Je crois

qu'aucune fille en ce moment n'en est aussi consciente que moi. J'essaie de changer de sujet. Je ne voudrais pas que mon absence lui gâche sa soirée :

— Comment va Josh ? Il remplit bien son rôle ?

Son ton se radoucit légèrement :

— Oui, ça peut aller. Il est allé me chercher un verre de punch. (Un silence passe.) Je rectifie : il est en train de boire mon verre de punch. Il m'a offert un corsage en plastique. Bon, c'est vrai que j'avais précisé « rien de romantique ». Mais je ne pensais pas qu'il irait aussi loin. Enfin bon, Adam me dévore des yeux, c'est l'essentiel.

— Tu vas danser avec lui ?

— Avec Adam ? Jamais de la vie ! Mais compte sur moi pour danser collé-serré avec Josh juste sous ses yeux.

La musique a changé. *Un slow*. La bande originale du film *Armageddon* parvient jusqu'à mon cœur et en grignote la moitié. Je contemple mes escarpins tout neufs qui n'écraseront jamais le pied de personne. C'est horrible de vivre cette soirée en direct sans y participer.

— Écoute, Keyra, je suis vraiment désolée, mais je vais devoir raccrocher. Tu ferais bien d'aller rejoindre Josh. On en reparle demain.

— Mais enfin, c'est n'importe quoi ! Tu vas le regretter. Si c'est parce que tu as un bouton sur le nez, tu n'as qu'à

coller un faux diamant dessus. Raven a une éruption dans le dos et elle est couverte de strass autocollants. C'est plutôt joli. Je parie qu'elle pourrait t'en passer un.

— Je n'ai pas de bouton sur le nez, ni nulle part ailleurs.

— Alors tu as perdu la tête.

— Oui, ça doit être ça.

Je suis obligée de lui raccrocher au nez, sinon la conversation durerait des heures. Keyra n'en finirait pas d'argumenter et notre bal à toutes les deux serait gâché. Et puis, honnêtement, le silence de la maison m'est plus supportable que d'écouter ce qui aurait dû être l'une des plus belles soirées de ma vie se dérouler sans moi.

Je m'assieds dans les escaliers. L'horloge ancienne du vestibule me menace. Je n'y avais jamais prêté attention auparavant, mais elle émet un bruit intempestif. *Tic-tac. Tic-tac.* Comme une série de petites claques. Je fixe la trotteuse comme si j'avais le pouvoir de la stopper, mais elle continue sa course effrénée. Lorsque le cadran finit par afficher 21 heures, je tente de me raisonner. Il faut que j'enlève cette robe. Que je me démaquille. Que je mange quelque chose. Que j'enfile mes pantouffles.

Oui mais... je ne peux pas.

Si je n'ai rien dit à Keyra, ce n'est pas seulement à cause de Jocelyne ni à cause de la honte ni par crainte de